

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO. LIMITED.
Bureau: 233 rue de Chartres
Entre Canal et Bienville

CHANGER LES PETITES ANNONCES EN DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES AUTRES PAGES.

TEMPERATURE
Du 20 octobre 1905.
Thermomètre de S. et L. OLIVIER, Opticien, No 121 rue Oratoire.
Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 74 23
Midi... 74 23
3 P. M... 74 23
6 P. M... 74 23

Le Traité Anglo-Cubain.

Le traité de commerce anglo-cubain que semble disposé à voter le Sénat de Cuba au cours de la session qui suivra les élections de décembre, n'a pas été sans causer quelque surprise dans les sphères politiques des Etats-Unis depuis que des négociations se poursuivaient pour sa conclusion. Non que les Américains soient jaloux des quelques avantages commerciaux que pourraient retirer les Anglais de l'adoption définitive du traité tel qu'il vient d'être préparé, ils sont essentiellement intéressés à ce que le commerce cubain puisse prospérer pour se passer de produits qu'ils pourraient procurer au commerce cubain; mais ils voient avec juste raison dans la façon d'agir des néo-républicains de Cuba une tentative de miner l'influence qu'exercent les autorités de Washington depuis que la flotte et l'armée des Etats-Unis ont délivré l'île du joug espagnol. Les Cubains devraient cependant comprendre que si le gouvernement américain est intervenu dans leurs démêlés avec l'Espagne et leur a assuré l'indépendance, ce n'est certainement pas pour que dès le lendemain, ils aillent se placer sous l'influence d'autres pays et servir d'instruments à des intrigues. C'est cependant ce qu'ils font en ce moment. Après avoir négocié le traité anglo-cubain sans prendre avis à Washington, ils s'apprêtent à le ratifier sous la pression de représentants diplomatiques européens dont le but est de faire échouer à l'influence prépondérante des Etats-Unis. C'est ce que ne craignent pas d'annoncer ouvertement des négociants importants de Cuba, qui voient avec peine leur pays s'engager dans une voie dangereuse. Cela dépasse les bornes, et il se pourrait bien que les Cubains repassent une leçon d'ici peu. Il est impossible, en effet, que le gouvernement de Washington laisse ainsi s'aper l'influence qu'il doit exercer légitimement par des gens qui, sans ses sacrifices, seraient probablement encore sous la domination des Espagnols, au lieu d'être libres et indépendants. Mais une intervention directe des Américains ne sera peut-être pas nécessaire pour ramener les Cubains à la raison; c'est parmi eux que se trouveront ceux qui leur signaleront les dangers que présente la voie dans laquelle ils songent à s'engager. Dès maintenant même, une vive opposition à la politique du gouvernement cubain se manifeste dans les grandes corporations économiques.

On annonce, de Madrid, que déjà les étrangers affluent en cette ville. Les logements sont, pour la plupart, retenus et bientôt, on ne pourra plus en trouver, fût-ce à prix d'or.
A Lisbonne
Voici le programme du séjour que doit faire le Président de la République au Portugal.
27 octobre.—A onze heures du matin, arrivée du Président de la République à Lisbonne. Réception officielle à la gare par le roi, qui conduira M. Loubet au château de Belem, mis à sa disposition pendant son séjour à Lisbonne.
Le Président rend visite à la reine, puis dîne dans ses appartements.
Dans l'après-midi, promenade dans Lisbonne.
Visite à la Société de géographie.
Le soir, grand dîner au palais d'Auda.
28 octobre.—Excursion et déjeuner à Olintra.
A quatre heures, retour à Lisbonne.
Réception de la colonie française à la légation de France.
Dîner intime au château de Belem.
Grande fête et illumination à Cascaes.
Retour vers onze heures et dîner au château de Belem.
29 octobre.—A dix heures du matin, le Président de la République se rend à la municipalité.
A dix heures trois quarts, le Président s'embarque à bord du "Léon-Gambetta".
A midi, déjeuner à bord, offert par le Président de la République au roi et à la reine.
Vers trois heures, départ.
Il se confirme que, conformément à ce que le "Petit Parisien" avait annoncé — c'est par la voie de la Méditerranée, et non par celle de l'Atlantique, que M. Loubet rentrera en France.
Au départ de Lisbonne, le navire sur lequel le chef de l'Etat, le président du Conseil et leur suite respective auront pris place, longera la côte sud du Portugal, pour traverser le détroit de Gibraltar.
Le débarquement aura lieu à Marseille. Avant de regagner Paris, le Président s'arrêtera vraisemblablement, à la Bégude-de-Mazenc.

LE VOYAGE DE M. LOUBET.

Ceux qui en seront. — La Suite des deux Présidents. — Touchante attention d'Alphonse XIII. — Souvenir d'Attentat. La Délégation du 2e Onirasiers.
Le protocole vient d'arrêter définitivement la liste des personnes qui accompagneront, en Espagne et au Portugal, le Président de la République et M. Rouvier, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères.
La suite de M. Loubet comprendra huit personnes: MM. Abel Combarieu et le général Dubois, secrétaires généraux de la présidence; Mollard, directeur du protocole; Henry Poulet, chef du secrétariat particulier du président; le capitaine de vaisseau Huguet; les colonels Reibel et Bouillet, et le commandant de Laocoste. M. Paul Loubet accompagnera son père, en qualité de secrétaire particulier. M. Rouvier sera accompagné de MM. Moreau, directeur de son cabinet, et Combalat, chef de son secrétariat particulier.
En outre, par suite d'une délicatesse et charmante attention du jeune roi Alphonse XIII, une délégation d'officiers et de fonctionnaires français se rendra à Madrid. Elle comprendra, outre les militaires et les civils, attachés à sa personne pendant son séjour en France, les officiers du 2e cuirassiers qui commandaient l'escorte présidentielle le jour de l'attentat de la rue de Rohan, ainsi qu'une délégation de ce régiment.
On se souvient que, de chaque côté du carrosse, galopant les capitaines Garnier et Schneider. Le capitaine Schneider est son cheval tué sous lui et fut blessé à la main, par un éclat de la bombe que venait de lancer le pseudo-Ferras. Il a été décoré, depuis lors, de la Légion d'honneur, par M. Loubet lui-même, qui alla lui porter la croix à l'hôpital du Val-de-Grâce, où on avait dû le transporter.
La délégation du régiment comprendra, notamment, les cavaliers qui furent blessés et soignés au Val-de-Grâce, en même temps que le capitaine Schneider.

Théâtre de l'Opéra.

L'Abelle a reçu hier la visite de M. Thomas Brulatour, un de ceux qui dirigeront le théâtre de l'Opéra cette année.
Cette visite nous a été d'autant plus agréable, qu'elle était la première que faisait M. Brulatour aux journaux depuis la formation de la troupe à Paris.
M. Brulatour nous a donné d'intéressants renseignements au sujet de l'exploitation prochaine de notre scène lyrique, renseignements que nous communiquerons au public dans notre numéro de demain.
Disons, cependant, que la troupe quittera le Havre le 4 novembre et débutera à la Nouvelle-Orléans dans la seconde quinzaine du même mois.
Nous mettrons demain sous les yeux de nos lecteurs des portraits, ceux de quelques-uns des principaux sujets de la troupe.

ST-CHARLES ORPHEUM

C'est triomphalement, devant des salles comblées en matinée et le soir, que s'achève la semaine de l'Orpheum. La vogue de ce théâtre est aujourd'hui plus grande qu'elle n'a jamais été, et ce n'est que justice, car il est impossible d'offrir mieux dans le genre aussi intéressant que varié qu'il a choisi: le vaudeville.

Le veuvage dans l'Empire du Soleil Levant.

Les veuves japonaises, dont le fléau maudit de la guerre ne peut qu'augmenter le nombre, ont coutume de couper leurs cheveux assez court, elles les ramènent ensuite simplement sur le sommet de la tête, en signe de renoncement à tout désir de plaisir.
Si, au contraire, elles se sentent disposées à accepter de nouvelles offres, elles laissent entrevoir leurs intentions en portant leurs cheveux enroulés autour d'une longue épingle en écaille, disposée horizontalement sur l'occiput au sommet de la tête.
Quant aux jeunes filles qui désirent se marier, elles se distinguent, ou si l'on aime mieux, s'annoncent, en portant leur cheveu haut sur le devant de la tête, généralement en forme de papillon (forme symbolique peut-être, faisant allusion à celui qu'elles désirent attraper) ou d'éventail entrouvert. Elles ajoutent à ces dessins significatifs des ornements en boules de couleurs vives, agrémentés de cordons d'or ou d'argent. En règle générale, l'arrangement de la coiffure, qui varie depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr, indique l'âge et la situation sociale des beautés de l'Empire du Soleil Levant.

COMPTE-RENDUS DE L'Athénée Louisianais.

Sommaire du dernier fascicule, Octobre 1905.
Procès-verbaux.
Peppa et Gramigna, Nouvelle par Giovanni Verga, traduite de l'italien. — M. Alcée Fortier.
Ne pas lâcher le projet pour l'ombre, Préverbe en un acte. — M. le Juge Félix Voorhies.
A mon fils et à mon neveu, poésie. — M. Henri A. Bernard.
Programme du Concours de 1905.
Démission du grand-duc Vladimir.
St-Petersbourg, 20 octobre.—A la suite du bannissement de son fils aîné, le grand-duc Cyrille, et un peu aussi à cause de sa santé chancelante le grand-duc Vladimir, oncle du Tsar, a résigné son commandement du district militaire de St-Petersbourg.
Il sera remplacé par le lieutenant général Gripenberg.

Le président Roosevelt en Georgie.

Roswell, Ge., 20 octobre.—Le président Roosevelt est aujourd'hui, l'hôte de l'Etat de la Georgie.
Le programme de la journée du président comprend un arrêt à Roswell, Atlanta et Macon. Roswell est une petite ville située sur la ligne du Southern. C'est là que la mère du président passa sa jeunesse, et c'est pour visiter l'ancien domaine familial que M. Roosevelt a décidé de s'y arrêter.
Le train présidentiel doit arriver à Roswell à 7:30 heures du matin et en repartir deux heures plus tard.
Le président se rendra ensuite à Atlanta où il doit passer la plus grande partie de la journée.
—Roswell, Ge., 20 octobre.—A l'heure précise indiquée par l'horaire, le train présidentiel entra en gare de Roswell.
Le sénateur et Mme Gray attendaient les visiteurs à la gare et furent invités à partager le déjeuner du président.
M. et Mme Roosevelt prirent ensuite place dans une voiture qui les conduisit à l'ancienne résidence familiale de la mère du président.
Cette magnifique propriété appartient aujourd'hui à M. I. D. Wing, un marchand de bois de la région qui l'habite avec sa sœur, Mme Wood, la maîtresse de poste de Roswell.
A son arrivée, le président fut salué par deux vieux serviteurs qui vivaient déjà sur la place pendant la jeunesse de sa mère.
L'un d'eux, William Jackson, est le domestique qui décora la maison le jour du mariage de Mlle Martha Bulloch avec M. Théodore Roosevelt.
L'autre est "Tante Grace" qui servait de femme de chambre à Mlle Bulloch.
Le président paraissait profondément ému lorsqu'il sera les mains de ces deux fidèles serviteurs. En compagnie de Mme Roosevelt il visita la maison, attirant l'attention de sa compagnie sur maints incidents de la jeunesse de sa mère.
Avant de quitter la maison il posa devant un appareil photographique avec Mme Roosevelt et les deux vieux domestiques "Aunt Grace" et "Daddy Williams".
Dans la voiture qui le ramenait à la gare de Roswell le président s'adressant à Mme Roosevelt dit:
"J'éprouve de la peine à quitter ces lieux."
Avant de prendre place dans le train spécial, le président fit une courte promenade dans la ville, et adressa quelques paroles à la foule. Il se rendit ensuite dans la vieille église presbytérienne dont à l'époque son grand-père, M. James Bullock, fut un des principaux membres.
C'est dans cette église, en 1849, que M. Bullock tomba mort subitement pendant qu'il s'adressait aux élèves d'une Ecole du dimanche.
Le vénérable pasteur de l'église, le Rév. Dr E. Baker, fit une courte prière après laquelle le président et Mme Roosevelt se rendirent les mains de plusieurs habitants de la ville, parmi lesquels il s'en trouvait qui avaient connu la mère du président.
Dans l'escorte qui conduisit le président, de la gare aux différents points qu'il a visités, se remarquait M. Warren E. Crockett, qui, pendant la guerre hispano-américaine, fit partie du régiment du colonel Roosevelt.
—Piedmont Park, Atlanta, Ge., 20 octobre.—Le train présidentiel est entré en gare à Atlanta à l'heure fixée par l'horaire. Sur la plateforme de la gare se trouvait un comité de réception à la tête duquel il y avait: le gouverneur Terrell, le sénateur Clay, le congressiste Livingston, le maire Woodward et l'évêque C. K. Nelson.
Un comité de dames, sous la présidence de Mme Terrell, femme du gouverneur, s'était assemblé pour saluer Mme Roosevelt.
Au moment où le train s'arrêtait, le gouverneur Terrell et le sénateur Clay, accompagnés de Mmes Terrell et Howell, entrèrent dans le wagon du président afin de souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs.
Mme Roosevelt et son escorte partirent immédiatement pour la maison du gouverneur.
Un cortège se forma ensuite devant la gare composée comme suit:
Une escouade de police montée; un détachement du 12me régiment de cavalerie de la garnison du Fort Oglethorpe, sous le commandement du major H. G. Sichel; la voiture du président dans laquelle se trouvait le secrétaire Loeb, le gouverneur Terrell et le maire James G. Woodward; plusieurs détachements de troupes suivaient ensuite.
Le cortège se dirigea vers le Piedmont Park, où, en présence d'une foule immense, le président prononça un remarquable discours.
La ville était magnifiquement décorée et le passage du cortège a été salué par les vivats de la population.
—Washington, 20 octobre.—Le département de la marine a reçu un rapport annonçant que l'escadre de croiseurs cuirassés, sous les ordres du contre-amiral Brownson, qui comprend le West-Virginia, le Colorado et le Pennsylvania, est arrivée hier matin à 10 heures au large du Jupiter Inlet, Flde.
C'est cette escadre qui ramènera le président de la Nouvelle-Orléans à Norfolk.

L'Empereur Guillaume.

Berlin, 20 octobre — Malgré le léger accident survenu hier soir à son automobile, l'empereur Guillaume a pu se rendre ce matin à une chasse au renard.

Plan déjoué.

Bridgeport, Conn., 20 octobre — Edward G. Cunliffe, l'employé de l'Adams Express Company qui avait disparu de Pittsburg emportant \$101,000 et qui a été arrêté ici hier, est reparti pour Pittsburg avec les détectives.

L'Esprit des autres.

Au centre de l'Afrique: "L'explorateur." — Vous n'avez pas éprouvé une certaine répulsion en mangeant monsieur votre père?
"Le sauvage." — Si... il n'était pas assez cuit.

Le mensonge.

La jongleuse à un clown: — Quand passez-vous?
— Immédiatement après l'âne savant.

L'empereur Guillaume.

Berlin, 20 octobre — Malgré le léger accident survenu hier soir à son automobile, l'empereur Guillaume a pu se rendre ce matin à une chasse au renard.

Plan déjoué.

Bridgeport, Conn., 20 octobre — Edward G. Cunliffe, l'employé de l'Adams Express Company qui avait disparu de Pittsburg emportant \$101,000 et qui a été arrêté ici hier, est reparti pour Pittsburg avec les détectives.

L'Esprit des autres.

Au centre de l'Afrique: "L'explorateur." — Vous n'avez pas éprouvé une certaine répulsion en mangeant monsieur votre père?
"Le sauvage." — Si... il n'était pas assez cuit.

Le mensonge.

La jongleuse à un clown: — Quand passez-vous?
— Immédiatement après l'âne savant.

Mariages, Naissances et Décès.

MARIAGES.—Alexander Williams à Lottie Young, Robert H. Smith à Thérèse L. Gélé, William V. A. Aron à Lucy Butler, Gasparo Surragosa à Rosalia Giunta, Geo. Gray à Rosa Johnson, Henry P. Pfeffer à Vve Henry Powell, Walter Goodwin à Marie Ross, Porter Taylor à Louisa Fisher.

NAISSANCES.—Mmes S. L. Maurras, un garçon; F. Springer, un garçon; H. P. Haag, une fille; E. Abdo, une fille; E. E. Johnson, Jr, une fille; J. Feast, une fille; J. L. Perez, une fille.

DÉCÈS.—J. Bachus, 35 ans, 2012 Bourgogne; Mme Rose Arnold, 36 ans, 1919 N. Derby; Vve Mary Stakeum, 69 ans, 728 Market; Mme Marie L. Darms, 30 ans, 430 Dryades; Vve Mary Schroeder, 75 ans, 548 Douglas; F. M. Cowie, 8 jours, 4704 Dauphine; Aug. Fontan, 42 ans, 1333 St-Philippe; Louise Thomas, 53 ans, 317 N. Galvez; Mary McNeill, 39 ans, 3615 Saratoga; Rachel Nelson, 60 ans, 1037 Kerlerec; Mme R. E. Hutchinson, 40 ans, Hôpital de Charité; C. Pierre, 50 ans, 119 Orléans; Carmen McKlenon, 15 ans, 1261 Attentat; M. Vlnet, 50 ans, 2336 Conti.

Tribunaux.

Cour Civile de District: George Varnum vs George Washington, demande de partage. Herman Loeb vs Reiss & Co, réclamation de \$453,22 sur un compte courant.

Deuxième Cour Supérieure: Juge A. M. Aucoin. Comparutions: Son Surpass, Jos Condo, actes de violence, Joseph McOlliver, absence du foyer conjugal.

Condammations: Chas. Sherwood, actes de violence, \$5 d'amende ou 60 jours de prison; Robert Boyd, larcin, 6 mois d'incarcération; Rose Wagner, actes de violence, \$10 d'amende ou 30 jours de prison; Albert Babil, attaque, \$10 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Arrestations: J. H. McArdle, obtention d'argent sous de faux prétextes; Henry Dimapoli, B. Schiro, Frank Marriotti, actes de violence. Noire prosequi: Nora Randall, actes de violence; Frank François, violation de l'acte 18 de 1886.

Entré devant la cour criminelle: Jasper Kemp, enlèvement.

Faits Divers.

Au cours d'une querelle survenue à Alger, hier matin, entre Walter Jackson et Jos Bortis, deux hommes de couleur, ce dernier a été blessé à la jambe droite. Jackson a été enlevé avant l'arrivée de la police.

Consulat de France.

Le Consulat de France est ouvert de 10 h. a. m. à 3 h. p. m.; le samedi, de 10 h. a. m. à 1 p. m. Le Consul, M. V. Dejoux, reçoit TOUTS LES JOURS de 10 h. à midi. TOUTES les personnes qui désirent s'entretenir avec lui.

Feuilleton
L'Abelle de la N. O.
LE VIOLONEUX
GRAND ROMAN INÉDIT
PAR CHARLES MÉROUVEL
DEUXIÈME PARTIE
ROSE ESTEREL
XVI
ERIC-A-BRAC
Suite.
Elle n'était pas d'une beauté rare, mais gracieuse et souriante.

Elle s'avança au-devant de ses deux visiteurs, tandis que sa suivante, une négresse couleur d'ébène, la tête enveloppée d'une sorte de turban jaune et rouge, des verroteries au cou et aux oreilles, dressé avoir leste ment débarrassé deux espèces de chaises moyen âgeuses, semblables à peu près au trône du roi Dagobert, s'élevait sans bruit par une porte qu'un lambeau de soie japonaise dissimulait.
Rien ne peut donner une idée du caparotum au milieu duquel l'artiste était installée.
On y voyait de tout, un piano, un harmonium, un phonographe et des pupitres à musique pour les jours de concerts.
An plafond, un lustre de cristal était suspendu à côté de lanternes vénitienches ou mauresques et des crocodiles empaillés.
Sur les murs des panoplies, des guitares, des violons, des cadres sans toiles et des toiles sans cadres.
Ailleurs des brûle-parfums, des paravents, des sièges turcs ou hindous, des chineries, un tohu-bohu d'esquisses et de pochades, de plâtres et de marbres, péle-mêle, et qui devaient donner saïte à tous les microbes de la création.
C'est là l'humidité saintait aux murailles parmi les vieilles dorures qui avaient autrefois décoré ce lieu de plaisir.
On aurait dit l'entre d'une sorcière, mais d'une sorcière parisienne, civilisée, joviale et bonne personne.
Elle tendit sa main libre au comte Paul de Lucenay qui la toucha avec précaution en demandant:
— Elle est propre?
— Impoli!
Il présenta son compagnon:
— Monsieur Jacques André, un avocat d'avenir, mon meilleur camarade; mademoiselle Reine Marie, une Bretonne qui a tous les talents, peintre, pianiste, cantatrice, et même de la fortune, mais elle l'emploie parfois bien mal. Elle passe une partie de son temps chez d'infâmes brocanteurs et collectionne des tas de rossignols.
Il désignait du doigt les baudruches et autres monstres de cette collection unique dans Paris.
Il s'approcha du paysage orné et dit:
— Tiens, pas mal... Vous êtes en progrès, ma chère.
— N'est-ce pas? fit-elle hennissante du compliment.
— Qu'est-ce que ça peut représenter?
— Vous voyez bien.
Le comte recala de deux pas et, lorgnant:
— En effet, dit-il. Une magnifique route forestière, bordée de taillis superbes.
— Mais pas du tout.
Il demanda drôlement:
— J'ai dit une sottise?
— Une forte! C'est une ri-

vière bordée de saules.
— Diab! J'aurais cru... Pardon, chère amie. C'est en Normandie!... On peut s'y tromper... Là tout est vert, la terre, l'eau, les prés... Mille excuses.
Et changeant de sujet:
— Vous m'avez écrit que vous désirez me voir? Me voici. Je suis accouru sans retard... Que désirez-vous?
Elle avait posé sa palette sur un guéridon Empire, pas laid du tout, égaré dans ce foaillis, es-sauté ses mains et gentiment elle dit:
— C'est une toquade que j'ai... Pas la première.
— Hélas!
— Je voudrais donner des leçons de dessin.
— A qui?
— Volà... Je sais que mademoiselle de Lucenay, votre aimable sœur.
— Aimable est de trop.
— Ne me troublez pas... que mademoiselle de Lucenay veut étudier le dessin et la peinture... Je sais aussi que sa nouvelle institutrice en ignore les premiers éléments.
— Au fait.
— Vous êtes donc bien pressé de me quitter, mon cher comte?
Il répliqua nettement:
— Oui. Cette atmosphère de brocante ne m'est pas saine.
Il se semble que je suis rue de Provence, chez quelque revendeuse, et pas chez le duc de

Maine ou quelque autre rejeton du grand roi... Vous m'avez donné rendez-vous dans votre...
— Dites dans votre atelier, cher ami.
— C'est bien pour vous faire plaisir. Je préfère votre joli bouidoir de l'avenue de Messine. Là, vous n'êtes plus la même...
— Ne me taquez pas. Avenue de Messine, je suis une bourgeoise; ici, je suis une artiste.
— Bref, vous voulez donner des leçons?
— Oui.
— A ma jeune sœur?
— Oui.
— Vous comptez sur moi pour vous patronner?
— Oui.
— Ce sera une raison pour qu'on ne veuille pas de vous, je dois vous en prévenir.
— Nous verrons.
— Supposez que je me prête à cette combinaison. Qu'est-ce que vous faites de vos cinquante mille francs de rentes dans cette affaire-là?
— Rien! C'est de l'argent qui m'est venu de mes parents, des rentes gagnées dans un commerce vulgaire... Ce que je voudrais, c'est un peu d'argent gagné avec mon art, une somme qui me vienne de mon effort personnel.
— Très bizarre! Voulez-vous que je vous achète un tableau?
— Vous feriez ça?
— Pourquoi pas?... J'ai tous

les courages... Et avec une jolie femme, je suis l'homme de tous les dévouements...
— Eh bien! non. Ce serait par pure complaisance... Je refuse... Recommandez-moi...
— Qu'est-ce que ça peut vous faire? Mes leçons ne serviront ni plus ni moins que celles des autres.
Elle lui posa ses deux mains qui en somme étaient très blanches et très potelées sur les épaules et pendant quelque temps ils causèrent tous deux à demi-voix.
Elle le suppliait en disant:
— Voyons, mon cher Paul, vous n'allez pas me refuser ça?
Il régnait.
— C'est très délicat... J'ai besoin d'y réfléchir.
— Au bout d'un instant le jeune avocat, qui ne prêtait à la conversation qu'une importance très relative, et qui observait avec étonnement une sorte de collier byzantin en pierres multicolores qui aurait pu parer l'impératrice Théodora, l'héroïne de Sardou, sur une scène de sous-préfecture, se retourna vivement.
L'artiste venait de déclarer:
— Ce qu'il y a de sûr, c'est que la marquise a fait un éloge enthousiaste de sa nouvelle institutrice mademoiselle Rose.
Jacques André s'écria, surpris:
— Vous dites?
— La grosse blonde répéta complaisamment;

Mademoiselle Rose.

— Rose comment?
— Je n'en sais pas davantage. L'avocat s'adressa à son ami:
— Et toi?
— Moi non plus, fit-il. D'ailleurs, quel intérêt peut-tu avoir à connaître le nom de cette jeune personne?
— Aucun, c'est juste.
Le filleul de la générale Deville n'insista pas.
Après tout il pensa qu'il avait vraiment tort d'attacher de l'importance à ce détail.
Quel rapport pouvait-il y avoir entre la Rose de Belfonds et l'institutrice de mademoiselle de Lucenay?
A moins d'un bouleversement de notre planète, cette jolie Rose du Val-aux-biches devait être encore chez la vicomtesse de Langay, en sûreté dans le château où elle avait été recueillie par d'honnêtes gens qui ne l'abandonneraient pas.
Elle était à l'abri de la mière, celle-là, et en bonnes mains.
Pas besoin pour elle d'accepter des places chez les autres ni de gagner péniblement sa vie!
Il eut un accès de rire intérieur et de pitié pour lui-même.
Il avait été assez fou pour se tourmenter l'esprit à propos d'une jeune fille, si intéressante qu'elle fût, qu'il avait à peine entrevue pendant quelques instants!
Il essaya de l'éloigner de sa pensée et laissa son ami à sa